

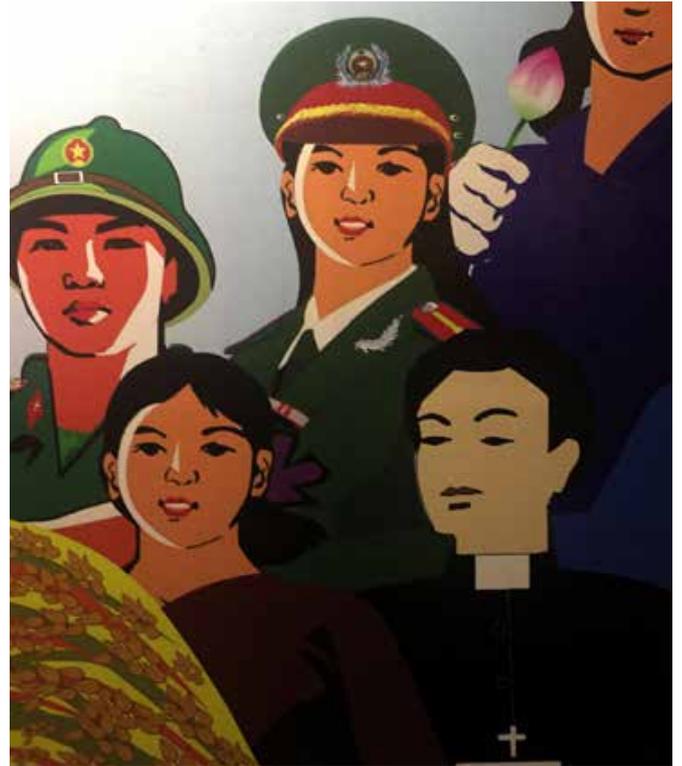
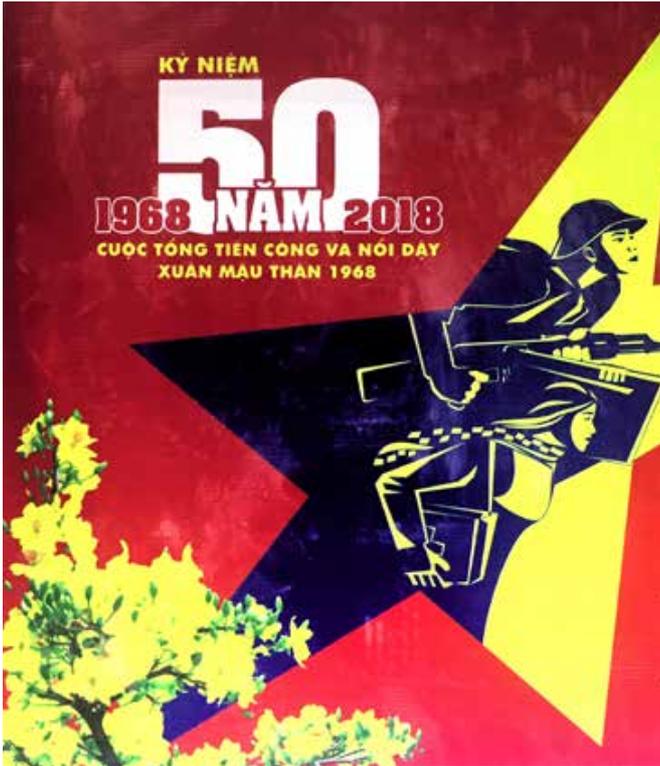
Entre oubli et traces indélébiles

SAÏGON, 50 ANS APRÈS

Textes et photos : Frédéric ANTOINE

Janvier 1968. Pendant les fêtes du Têt, les forces communistes du Nord-Vietnam pénètrent profondément dans le sud du pays. Cette première alerte fera vaciller les certitudes, préparera le retrait des troupes américaines et l'abandon du Sud par son puissant allié. En attendant, en mars 1968, les Américains réagissent. Ils investissent des villages supposés aux mains des résistants vietcongs et en massacrent les habitants, notamment à My-Lai.

2018. Le pouvoir en place commémore ces événements. Mais ceux-ci semblent bien éloignés du vécu d'une population qui n'a, pour la plupart, jamais connu qu'un régime communiste, plutôt nationaliste, et converti au capitalisme depuis une trentaine d'années.



L'OFFENSIVE DU RÉVEILLON.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier 1968, profitant de la fête du Nouvel An lunaire (Têt), les forces du vietcong et de l'armée nord-vietnamienne lancent des attaques surprises sur la quasi-totalité du Sud, dont sa capitale, Saïgon. Les combats dureront deux mois. Aucune ville ne tombera entre les mains du Nord, et la population ne se ralliera pas. Mais, sur le plan politique, le clan communiste remporte une victoire psychologique. En janvier 2018, devant l'ancien palais présidentiel de Saïgon, une exposition en plein air rappelle ces événements. La propagande y célèbre « *l'offensive générale et le soulèvement du printemps 68* », tandis que d'autres affiches saluent l'union aujourd'hui officiellement retrouvée de tout un peuple, quelles que soient les fonctions ou les convictions, notamment religieuses, de chacun.



L'ONCLE HỒ.

À la fin de la guerre, en 1975, les vainqueurs rebaptisent Saïgon Hô-Chi-Minh-Ville, du nom du leader du Nord. « L'oncle Hô », ardent défenseur de l'indépendance du pays face aux colonisateurs, est mort en 1969. Héros plus nationaliste que communiste, il a toutefois imposé ce régime à son pays, et fait toujours l'objet d'un culte de la personnalité. La visite de son mausolée, à Hanoï, est une excursion obligatoire pour les écoliers. Sa statue bienveillante trône sur la plus belle place de l'ex-Saïgon, où la foule déambule dès que tombe la nuit. Les souvenirs officiels vendus dans les musées du régime associent son effigie à celle de son chef de guerre, le général Giap, qu'il considérait comme un de ses fils préférés.



LES HORREURS DE LA GUERRE.

Au musée des vestiges de la guerre de Hô-Chi-Minh-Ville, le temps s'est arrêté le 30 avril 1975. Jadis dénommé « musée des crimes de guerre », il a été créé pour montrer les atrocités perpétrées par les Américains pendant le conflit. Sa visite est difficilement supportable, et défend évidemment une seule thèse. Mais, lorsqu'il raconte le massacre de My-Lai ou les effets sur les enfants de l'agent défoliant Orange, il rappelle que la guerre est toujours une horreur. Ce que les jeunes Vietnamiens semblent avoir heureusement oublié : 40% de la population du pays a moins de 25 ans.



LA QUÊTE DU BONHEUR.

La guerre mise au rencart, jeunes et adultes cherchent surtout à s'offrir un peu de confort, ce qui n'est pas simple avec un salaire moyen de trente-quatre euros par mois. Pourtant, chacun y aspire. Quitte à ne fréquenter les devantures des magasins chic qu'une fois les volets baissés, juste le temps de se faire un bol de Pho, la soupe qui constitue le repas national du Vietnam. Ou quitte à ne pas disposer d'autant de liberté de penser et de dire que dans d'autres contrées. Mais, au pays du Dragon, la paix est peut-être aujourd'hui à ce prix.